

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 69 (1930)
Heft: 11

Artikel: Le feuilleton : souvenirs des campagnes de Louis Bégos, lieutenant-colonel : [suite]
Autor: Bégos, Louis
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-223153>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

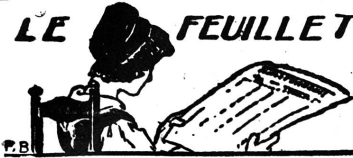
Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 01.04.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LE FEUILLETON



**SOUVENIRS DES CAMPAGNES
DE LOUIS BÉGOS, LIEUTENANT-COLONEL**

Cette forêt présentait encore un autre genre de péril: elle était parcourue par des troupes de brigands, qui faisaient main-basse sur tous nos éclopés. Pendant les 24 heures que nous restâmes dans cet abominable repaire, nous souffrîmes toutes les misères imaginables. A chaque instant nous trouvions de malheureux soldats français mutilés, égorgés; quelques-uns enterrés vifs, après avoir été complètement dépouillés. Ces meurtres sauvages, aussi lâchement consommés, exaspéraient nos hommes, qui ne voyaient que l'heure et le moment de se venger de telles atrocités.

En sortant de la forêt, nous atteignîmes un village, situé à une demi-lieue des frontières du Portugal, mais seulement avec la moitié de nos hommes, ce qui ne laissait pas de nous donner la plus grande inquiétude. Les troupes françaises avaient eues, du reste, les mêmes misères à supporter, et leur situation était encore pire que la nôtre.

Au moment où j'allais quitter le sol espagnol, je ne pus m'empêcher de plaindre une population qui alors était encore si arriérée en fait de civilisation. Dans les ménages des villes où nous passions, les choses usuelles en Suisse manquaient complètement; la malpropreté y paraissait endémique; les mets étaient servis dans de grands plats, où chacun puisait comme il l'entendait, et la plupart du temps avec les doigts. Dans les villages, c'était pis encore. Là, hommes, femmes, enfants, vivaient pêle-mêle avec les moutons et les porcs.

La nourriture de ces pauvres gens n'était très souvent que des herbages verts. Jamais misère ne me parut plus anormale, car le sol est riche. Les moines et les couvents pullulaient en Espagne; c'était surtout à Salamanque que j'étais frappé de cette multitude d'individus adonnés au *dolce far niente* de la vie ascétique.

Nous nous remîmes un peu de nos fatigues pendant la nuit, et, dès le matin, nous entrions sur le territoire portugais, où nous fûmes bientôt arrêtés par une rivière, assez profonde, qui porte le nom de *Segusa*, nom qui est aussi celui d'un village du voisinage. La division fut obligée de traverser la rivière sur un bateau, 30 hommes par 30 hommes, ce qui dura depuis 6 heures du matin jusqu'à 9 heures du soir, moment où notre arrière-garde passa. Comme troupe étrangère, nous étions toujours à la gauche de la division.

Ce passage effectué, nous marchâmes trois nuits et deux jours sans savoir où nous allions, et, ce qui était plus fâcheux encore, sans vivres et sans souliers. Pendant cette marche forcée, nous ne nous arrêtâmes que deux fois, pendant deux heures chaque fois. Encore quel repos!... J'étais obligé de surveiller continuellement les soldats, afin qu'ils ne commissent pas d'excès pour obtenir des vivres et des chaussures.

Enfin j'arrivai avec l'aigle du régiment, que j'avais dû porter durant la plus grande partie de la route, n'ayant plus qu'un sous-lieutenant avec moi et six hommes, j'arrivai, dis-je, devant une ville dont j'ignorais le nom, et que j'appris, plus tard, être Castel-Branco, où devait se rassembler une partie de l'armée. N'osant pas entrer en ville avec si peu de monde, je fis allumer des feux, décidé à attendre les trainards. Après deux heures et demie d'attente, j'avais sous la main 350 hommes et quelques officiers. Je fis assembler mon monde et me dirigeai sur Castel-Branco. Heureusement la caserne où devaient loger nos soldats était à l'entrée de la ville. Je formai un peloton de 60 hommes des plus solides, et je fis porter le drapeau chez le colonel. Pendant ce temps je fis donner à manger à mes pauvres soldats, que je consignai à la caserne, et j'allai me coucher moi-même, pour la première fois depuis bien des jours. C'est alors que je fis raccommo-

der ma chaussure: j'avais marché trente-six heures sans semelles, exercice très fatigant, je l'assure.

J'ai dit mes soldats, et j'ose parler comme cela, car j'étais presque seul qui eût conservé la force d'en avoir soin. J'arrivai à mes fins par de bonnes paroles et quelquefois par le bâton, qu'il fallait faire jouer pour les réveiller, et surtout pour maintenir l'ordre et la discipline. Quant à mon colonel, il chevauchait assez paisiblement sur son cheval, dormant par moments, et ne s'inquiétant guère de son pauvre bataillon, qu'il considérait comme perdu. Les autres officiers étaient en général trop occupés de leurs personnes pour s'inquiéter du soldat. Au milieu de toutes ces contrariétés, j'avais encore un chagrin personnel. Mon excellent ami Prudhomme, de Rolle, succombait à l'excès de la fatigue. Je fus obligé de le soutenir toute une nuit par le bras. Le besoin de repos et de nourriture lui avait presque fait perdre la raison; aussi fus-je obligé, le cœur navré de chagrin, de le laisser avec le quartier-maître dans un village à trois lieues de Castel-Branco, où il put nous rejoindre, quelques heures après notre arrivée, avec une centaine d'hommes.

Le lendemain, nous partîmes, avec toute l'artillerie, pour Abrantès. C'est seulement alors que les tribulations de notre bataillon commencèrent. La première journée, nous ne fîmes que deux lieues et demie, par des chemins effondrés et abominables, et à travers des montagnes où jamais voiture n'avait passé. Nous traversâmes un torrent profond, où nous perdîmes deux hommes et un cheval, ainsi que les fusils de plusieurs de nos troupes. Enfin nous arrivâmes dans un village abandonné des habitants. La troupe et les chevaux mouraient de faim; chacun cherchait à manger où il pouvait, aussi ce fut un pillage général. Je tombai heureusement dans un poulailler, où je fis main-basse sur tout ce que je rencontrai. Sans cette ressource, je serais mort de faim ainsi que mon colonel. Le jour suivant, la marche fut encore plus pénible. Nous ne fîmes qu'une lieue et demie, et nous fûmes obligés de bivouaquer sur la route. Le troisième jour, malgré des efforts inouïs nous ne fîmes que trois quarts de lieue, et nous arrivâmes dans un village presque abandonné, où nous trouvâmes cependant quelques vivres, qui suffisaient pour nous soutenir pendant quarante-huit heures. Nous avions deux chèvres pour trois cents hommes et vingt-cinq châtagnes par jour pour chaque ration, avec un quart de livre de pain et une chopine de vin. Le jour suivant, nous avançâmes un peu plus, et nous fîmes une étape de trois lieues et demie. Nous rencontrâmes encore un grand village, qui avait été pillé par trois cents trainards de l'armée. En général, ce sont toujours ces gaillard-là qui font le plus de mal. Aussi une vingtaine d'entre eux furent-ils fusillés pour donner l'exemple d'une discipline sévère dans un pays où nous n'entrions point comme ennemis.

Arrivant dans un village pillé, nous n'avions plus aucune ressource. Les premiers corps de l'armée française ayant passé plusieurs jours avant nous, il nous fallait, bien qu'exténués de fatigue, aller à la recherche de villages habités. Dans ce but, je pris un jour avec moi une dizaine d'hommes de la compagnie vaudoise. Dès le commencement de la battue, nous rencontrâmes plusieurs cochons déjà blessés de coups de sabre et de baïonnettes; mais, devenus très sauvages, ils ne purent être tués qu'à coups de fusil.

Après une recherche de quelques heures, nous découvrîmes un petit village, riche en bétail de toute espèce. Nous nous fîmes donner du pain, dont nous ne connaissions plus le goût depuis huit jours. Nous primes encore un boeuf et six moutons. Les habitants nous remercièrent de notre modération, car ils ne s'attendaient pas à ce que nous respecterions le reste de leurs troupeaux. Notre butin fut reçu au bivouac par des hourras de satisfaction. Tout le bataillon nous attendait. Le colonel m'adressa quelques reproches de m'être aventuré si loin dans une contrée où ne pouvions rencontrer que des populations exaspérées. Néanmoins il y a, après tout, moyen de se présenter même auprès de ceux qui paraissent les moins civilisés et de le faire sans danger.

Nous n'avancions, du reste, que bien lente-

ment. Le colonel d'artillerie Rott, homme juste et brave, fit doubler les prolonges par des chevaux de la deuxième division. Ceux-ci furent renvoyés d'Abrantès, dont nous n'étions qu'à cinq lieues, mais, je le répète, nous avançions très lentement; puis il fallait songer sans cesse à nous ravitailler. Le miel, que l'on trouve partout en abondance, et un fruit qui ressemble à la fraise, ne sont pas une nourriture qui convienne longtemps à des estomacs de soldats. Avec cinquante hommes de la compagnie vaudoise et vingt-cinq artilleurs, chargés de sacs pour emporter notre butin, nous entrâmes dans un village dont la population prit la fuite à notre approche. Une centaine d'hommes seulement parurent nous attendre; nous voulûmes parlementer, mais ils ne voulurent pas entendre raison, et nous dûmes en venir aux coups de fusils comme dernier argument. Il ne fut fait aucun mal aux habitants qui restèrent tranquilles, quoique nous fussions exaspérés de l'assassinat de plusieurs de nos camarades, dont nous retrouvâmes les uniformes dans plusieurs maisons. Nous emportâmes de ce village une soixantaine de moutons, de cochons et des poules, de la farine et du pain. Les hommes qui, après la fusillade, s'étaient retirés à une demi-lieue de là, poussaient des cris terribles et menaçants. Ayant tout ce qu'il nous fallait pour ravitailler la troupe jusqu'à Abrantès, nous ne répondîmes à aucune provocation.

Nous rencontrâmes encore un nouveau torrent, fort dangereux, que nous eûmes beaucoup de peine à traverser, car ces passages devaient toujours se faire à gué, et, peu de temps auparavant, six malheureux dragons français s'y étaient noyés. Après le torrent vint une montagne assez élevée: autre difficulté. L'artillerie espagnole avait mis deux jours pour la vaincre. L'artillerie française de notre division la franchit de même fort lentement. Il est impossible de se faire une idée des montagnes du Beira, et je ne sais trop comment l'artillerie de gros calibre a jamais passé par là. Du reste, bon nombre de chevaux péri-

(A suivre).

Pêcheurs

ABSOLUMENT tout pour la pêche
MARCHANDISES FRAICHES constamment renouvelées

MAYOR

Grand-Pont

LE SPÉCIALISTE POUR
la CHASSE, le TIR, la PÊCHE
à LAUSANNE

Pour la rédaction:
J. BRON, édit.

Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.

DEMANDEZ PARTOUT
ORANGEADE
CITRONADE
CITRON
MANDARINA
PRODUITS SUISSES ET INIMITABLES

RADIO GÉNÉRALE
DENIER & Co Ruelle St-François 3, LAUSANNE - Fond. 1920
Tél. 26.196 — Maison des Vaudois